

Peut-être que le meilleur des soins dont on est continuellement occupé, les travaux et les fatigues de l'âge de raison, ne vont qu'à satisfaire les requêtes impossibles qu'on forma aux premiers jours. Si l'on voyait vraiment, qu'on puisse percevoir les mobiles effectifs de notre action, on n'aurait pas seulement sous les yeux le prosaïque spectacle d'un type en train de suer sang et eau à faire chose ou autre. On discernerait, à trois pas de lui, l'ombre exigüe, le contour du gamin de cinq ans ou huit ou quatorze dont il exécute aveuglément l'injonction.

C'est ainsi qu'à la réflexion m'apparaissent les années où mon repos s'est trouvé dépendre des

insectes, de possessions infimes, au mépris de la notion plus saine ou seulement plus tardive qu'on finit par se faire des peines et des profits.

Le gamin, je le vois nettement. Il accuse, au minimum, cinq ans, puisque ce qui précède est frappé d'amnésie et, au maximum, sept, parce que c'est cette année-là que grand-père nous a quittés. Or, sa longue silhouette maigre se dresse dans mon souvenir.

Je suis debout dans une allée du jardin public, incrédule, ébloui, roulant des pensées de mort. Mon embarras serait moindre si c'était un oiseau, un poisson ou un quadrupède que m'avait livré le sort. Mais il s'agit d'une cétoine dont la cuirasse d'émeraude est sans défaut. La tête, pareille à quelque lentille mince, est soudée au thorax, sans cou à serrer, narines à obturer, pour provoquer l'asphyxie.

Je n'ignore pas que la mort soit de ce monde. Je ne songe qu'à elle, qu'à faire cesser l'horripilation menue des pattes entre mon pouce et mon index droits. Mais son emprise ne s'exerce encore

qu'aux extrêmes confins de la création. Sa puissance lui permet à peine de terrasser les mouches, vers la fin de l'été. Une ou deux années durant, encore, elle restera cantonnée à la frange des règnes inférieurs avant de se tailler jusqu'à nous un terrible et fulgurant chemin.

Je sais aussi, pour l'avoir expérimenté sur les mouches, justement, qu'une modification de leur forme met un terme définitif à l'agitation, au bruit qu'elles font. On en a plus qu'assez de les voir sur la confiture ou le bord du pot à lait. On les chasse. Elles n'arrêtent pas de revenir jusqu'à ce qu'on réussisse à les écraser. C'est ça, la mort, l'irisation d'une aile rompue sur une effusion de pulpe blanche, l'immobilité, le silence. Ce sont les dispositions que j'aimerais bien voir adopter à la cétoine. J'aurais, je posséderais quelque chose de très beau, enfermé dans une carène aux bords adoucis, aux plaques minutieusement ajustées, rehaussées de vermeil. Mais les pattes aux éperons minuscules m'agacent la peau des doigts. Je suis sûr que si je desserrais mon étreinte, l'éclat de

gemme, le travail d'orfèvre, l'émerveillement se dissiperait aussitôt. On n'est qu'en mai, ou début juin, loin des jours obliques où les mouches, d'elles-mêmes, deviennent paisibles.

Il me faudrait seconder la jeune mort. Un gamin de cinq ou sept ans peut très bien faire gicler la pulpe d'une cétoine, lui substituer un désastre d'élytres froissés et de jus pâles. Mais alors, il se privera de cela même qu'il souhaitait passionnément avoir, conserver.

On sait mal. De la mort, on suppose que sa force excède tout juste celle d'une mouche. Encore n'y parvient-elle qu'avec les premiers froids. Et quand on lui prête la main, ce n'est plus une mouche, rien qu'un peu de bouillie où surnagent un fragment de patte, une aile brisée.

Je suis resté planté dans le soleil de mai à ruminer mes desseins ténébreux. Il y avait des rosiers, dans l'enclave bizarre que le jardin public formait en pleine ville. Ses grilles de fer pointues encageaient un assortiment de plantes

qu'on ne voyait nulle part ailleurs. Des arbres piquants, inapprochables, étaient fichés dans le sol durci. D'autres arboraient des haricots verts géants, parfaitement incommestibles. Il n'est pas jusqu'aux tilleuls qu'une taille féroce ne réduisît aux squelettes torturés d'eux-mêmes, dressant vers le ciel des moignons boulus, sans presque de feuilles, sans parfum, comme des poteaux télégraphiques. Les saisons qui changeaient la campagne avoisinante s'arrêtaient au portillon métallique. C'était pareil, été comme hiver, les moignons, l'édifice inaltérable du grand cèdre, la borne susurrante de la fontaine coiffée d'un bouton hémisphérique de laiton, l'écriteau en tôle émaillée stipulant que les chiens devaient être tenus en laisse, qu'il était interdit de marcher sur les pelouses ou de couper les fleurs sous peine de poursuites, que les papiers devaient être déposés dans les paniers *ad hoc*.

Un volumineux socle cubique de pierre claire, près des catalpas, m'intriguait. Deux ou trois forts tenons tordus, martelés, y étaient enchâssés.

Je me suis demandé longtemps ce qu'ils pouvaient bien célébrer sous les haricots verts, ne sachant ni vertu ni triomphe qui ressemble à cela. Je découvris un jour, en feuilletant un recueil de vieilles cartes postales, qu'ils étaient le seul vestige d'un colonel, enfin de son effigie en bronze flanquée d'un tirailleur sénégalais du même alliage représentant son régiment. Un demi-siècle durant, il avait mimé, pour l'édification de ses compatriotes, l'assaut de quelque village rebelle aux murailles de pisé. Puis nous avons essuyé, paraît-il, des revers. L'occupant, avant que d'éprouver à son tour les rigueurs de la défaite, avait expédié le colonel et sa troupe indigène à la fonderie pour récupérer le cuivre qu'ils contenaient.

L'été, quand même, on découvrait, un beau matin, des fleurs qui étaient à celles des prés et des jardins ce que les poulets en carton bouilli et les fruits de paraffine des devantures d'électroménager sont aux produits des vergers, à d'authentiques volailles rôties. Elles jetaient de

grandes feuilles brunes, un peu comme des pieds de maïs flambés mais donnaient, en guise d'épi, une efflorescence écarlate qui tenait jusqu'aux gelées, comme les mouches, avec la constance d'un faux poulet ou d'une orange en cire. Puis on ouvrait les yeux par un matin limpide et froid d'octobre. L'air avait un goût acidulé, presque oublié, et, quand on passait près du jardin public, il ne restait qu'un tas informe de salade cuite, sur le monticule où, la veille encore, les cannas dressaient leur hampe rouge. Des pensées aux allures de papier peint les remplaçaient et c'était, pour des mois, la saison froide.

Sans la campagne proche, avec son taillis vorace, ses ronciers, la ronde des saisons, on n'aurait jamais su ce que sont la terre noire et les germinations, les senteurs, la sève, la vraie gloire du monde. On aurait vécu à l'ombre des poteaux télégraphiques, parmi des fleurs de tapisserie qu'une plinthe de buis taillé séparait des corridors de sable avec la netteté d'une vraie plinthe. Il y avait des rosiers. Il fallait, sinon il n'y aurait

pas eu de cétoïne. Mais je ne me rappelle pas où. Je ne peux qu'en inférer l'existence de ma rencontre avec l'insecte.

Je suis là à passer en revue les procédés sommaires que je connaisse, l'écrabouillement, étrangler, transpercer. Il n'est pas question d'écrabouiller, sous peine de perdre ce que j'entends conserver. Je ne trouve pas de cou à serrer et je n'ai pas d'épingle. Quand même ce serait le cas, je n'aurais guère été plus avancé. Non seulement les insectes ne présentent pas de narines comme font les oiseaux, les chevaux, les hommes mais on leur percerait en vain le milieu de la poitrine, vers la gauche, à l'endroit du cœur. Ce n'est pas là qu'ils l'abritent et ce qu'ils possèdent sous ce nom ne ressemble pas exactement au gros viscère pulsatile qui me cognait dans la poitrine, sous le soleil. Ils sont munis d'une sorte d'étroit tube dorsal auquel s'ajoutent des pompes auxiliaires. On ne réussira qu'à les transformer en écumes et, même empalés, ils continueront à s'agiter pendant des jours, des semaines.